



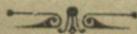
LE

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

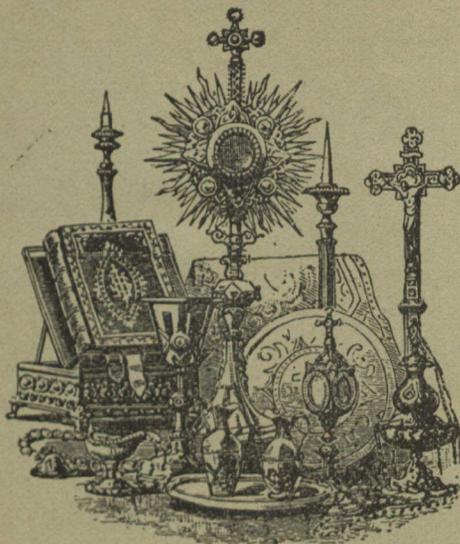
Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. III, No 7. Juillet 1897

Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal



C. B. LANCTOT

importateur de
*Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Says,
Merinos,
Vêtements Ecclesiastiques,
Etc.*

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

**Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.**

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.

Lustres en Cristaux.

Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.

(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

FONDERIE de CLOCHES

MAISON HILDEBRAND

Fondée en 1773.

CROUSET-HILDEBRAND

GENDRE ET SUCCESEUR,

PARIS.

*Fournisseur des Cloches de l'Eglise
St-Henri de Montréal.*

S'adresser pour toutes informa-
tions à

ROYER & ROUGIER FRÈRES,

55 RUE ST-SULPICE,

MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.



**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

IMPRIMERIE,

RELIURE.

L'Etablissement le plus
complet de la ville.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE JUILLET.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

-
- 2 La Visitation de la B. V. M. (Indulg. plén. du Rosaire.)
 - 3 B. Marc de Modène, C. O. N.
 - 4 IIe Dimanche après l'Octave de la Trinité. (1er dimanche du mois—Indulg. plén. du Rosaire).
 - 6 L'Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul.
 - 7 B. Benoît XI, P. C. O. N.
 - 8 Bse Claire Gambacorti, Veuve, O. N.
 - 9 SS. Jean, O. N., et ses Compagnons, Mm. (Indulg. plén. pour tous les fidèles.)
 - 10 B. Barthélemi, M. O. N. (du 21 avril).
 - 11 IIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité. Fête de la Dédicace des Eglises. (Indulg. plén. du S. Nom de Jésus.)
 - 13 B. Jacques de Voragine, Ev. C. O. N.
(Anniversaire des défunts ensevelis dans les cimetières de l'Ordre Indulg. plén. pour les Confrères du Rosaire qui assistent à l'Office des morts.)
 - 14 S. Bonaventure, Ev. C. et Doct.
 - 16 Notre-Dame du Mont-Carmel.
 - 17 S. Marc, Evang. (du 25 avril.)
 - 18 IVe Dimanche après l'Octave de la Trinité. B. Ceslas, C. O. N.
(3 dimanche du mois—Indulg. plén. pour le Rosaire vivant).
 - 22 Ste-Marie Madeleine, Protectrice de Notre Ordre.
 - 23 Bse Jeanne d'Orviéto, V. O. N.
 - 25 Ve Dimanche après l'Octave de la Trinité S. Jacques le Majeur apôtre.
(Indulg. plén. pour les personnes qui récitent en commun le chapelet au moins trois fois par semaine.)
 - 26 Ste-Anne, Mère de la B. V. M.
 - 27 B. Augustin de Biella C. O. N.
 - 28 B. Antoine de l'Eglise, C. O. N.
 - 30 B. Mannès, C. O. N.

AVIS.

Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui seraient disposés à nous faire un peu de propagande, qu'à tous ceux qui nous procurent cinq abonnements nouveaux, nous donnons un sixième gratuitement ou les 2 années écoulées au choix—ceux qui nous en procurent trois peuvent recevoir gratuitement l'une des deux années écoulées.

Nous rappelons également à nos abonnés que nous avons coutume d'adresser les reçus pour les sommes qui nous sont envoyées, dans le numéro suivant, à moins qu'on ne nous demande d'accuser réception d'une façon spéciale.

Prière de nous *notifier exactement* les changements d'adresse.

Nous offrons à nos abonnés de 97 : au prix de cinquante cents chacune, les deux années déjà parues 95 et 96 de la Revue " Le Rosaire."

Les personnes qui ne sont pas abonnées au Rosaire ne peuvent s'abonner au " Rosaire pour tous " que par dizaines ou quinzaines sous une seule adresse.

* *
*

Si quelques personnes étaient désireuses de voir traiter quelque " Question pratique " dans la Revue " Le Rosaire " nous les invitons à vouloir bien nous indiquer le sujet sur lequel elles demandent une explication :—si ce sujet nous semble devoir être d'une utilité et d'un intérêt *général*, nous nous ferons un plaisir de répondre à leur difficulté, par l'organe de la Revue.

* *
*

Les personnes qui seraient désireuses de se procurer des numéros détachés du " Rosaire " peuvent en faire la demande au prix de 10 cents le numéro : à nos abonnés nous les offrons au prix de 2 pour 15 cents.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : Ste Madeleine.....	p.	180
La Visitation.....	p.	187
La force du Rosaire (R. P. FEUILLETTE).....	p.	173
Le dernier pardon (LORD BYRON).....	p.	176
La vie d'une mère de famille (Ste Anne) [R. P. V. DELAU.].....	p.	177
Ste Madeleine (R. P. LACORDAIRE).....	p.	179
Une Sainte amitié (R. P. JOYAU).....	p.	182
La Visitation (R. P. QUINCENET).....	p.	186
Le Carême du T. R. P. Ollivier.....	p.	189
Chronique.....	p.	190



LA FORCE DU ROSAIRE.

LA force du Rosaire, elle est surtout dans l'arme qu'elle vous met entre les mains. Notre arme c'est cette couronne de grains entrelacés qui a si souvent excité les sourires et les sarcasmes de l'incrédulité. Et cependant, nous le disons bien haut, cette arme, entre les mains des associés du Rosaire, est une arme plus terrible et plus redoutable que toutes les forces du monde.

Partout nous voyons la Sagesse divine, dans ses œuvres, allier ce qu'il y a de plus infime à ce qu'il y a de plus élevé, et se servir des choses les plus humbles et les plus simples pour produire les plus grands effets. Une goutte d'eau traversée par un rayon de soleil, voilà plus qu'il n'en faut à Dieu, cet incomparable artiste, pour donner à notre regard ébloui les merveilles de l'arc-en-ciel, ou les splendeurs d'un soleil couchant ; un peu d'air mis en

mouvement suffit à semer partout l'épouvante et la dévastation, à renverser les œuvres du temps comme les œuvres de l'homme.

Dans l'ordre surnaturel, quelques gouttes d'eau font d'un enfant de ténèbres un enfant de lumière ; un peu de pain et quatre paroles font descendre sur notre pauvre terre le Roi de la création. Dieu fait de la force avec rien. Ainsi a-t-il fait pour le Rosaire.

Ces grains de bois, qu'il nous faut défendre du ridicule nul ne pourra jamais dire ce qu'ils ont inspiré de courage, surmonté d'obstacles, édifié de vertus, terrassé d'ennemis, gagné de batailles, remporté de victoires. Il n'y eut jamais de bouclier plus résistant, d'épée mieux trempée.

C'est que ces grains, qui ne sont rien par eux-mêmes, s'animent en quelque sorte et prennent la vie, au souffle des prières sublimes qu'ils appellent, qu'ils sollicitent, et dont ils marquent comme le rythme et la cadence.

C'est d'abord cette prière ineffable tombée, il y a dix-huit siècles, des lèvres de l'Homme-Dieu, l'oraison Dominicale, le *Pater*, qui dit si bien à notre Père céleste tous nos besoins, toutes nos détresses, tous nos désirs ; et puis la Salutation Angélique, l'*Ave* cette sublime invocation à Marie composée par la piété commune de Gabriel, d'Elisabeth et de l'Eglise, commencée par l'Archange, poursuivie par la Mère du Précurseur, terminée par l'Eglise ; le *Pater* et l'*Ave*, le *Pater*, ce cri des enfants vers leur Père, l'*Ave*, ce cri des enfants vers leur Mère qui est au ciel.

Mes bien chers frères, ces *Pater* et ces *Ave*, avec la disposition que leur donne le Rosaire, deviennent l'acte de foi le plus complet que vous puissiez faire, l'affirmation la plus solennelle de votre croyance. N'embrassent-ils pas tous les mystères chrétiens, toute la théologie ? Oui, le Christianisme tout entier est bien dans ces quinze tableaux où Notre-Seigneur et sa Sainte Mère nous apparaissent, unis dans leurs joies, dans leurs souffrances, dans leur gloire ; il est bien tout entier dans ce drame divin, où la vie de Jésus et de Marie se déroule dans les phases les plus saillantes de leur œuvre commune, dans la joie qui précède le fait de la rédemption, dans la douleur qui le consomme, dans la gloire qui le couronne. La récitation

du Rosaire est donc une affirmation complète de la foi du chrétien.

Tout chrétien doit affirmer sa foi. Saint Paul nous dit qu'il ne suffit pas de croire du fond du cœur, qu'il faut confesser de bouche sa croyance. Le Dieu qui l'a créé, le Dieu qui l'a racheté, l'homme doit le confesser publiquement ; il doit proclamer devant toute créature sa dépendance et sa soumission. Et cet hommage ne peut pas être un témoignage silencieux, un cri sans écho ; ce doit être un témoignage public, solennel, qui dépasse celui de la création de toute la distance qui sépare l'homme des autres êtres, les bienfaits qu'il a reçus des dons qui ont été faits aux autres créatures ; un témoignage qui prenne non seulement son cœur et son âme, mais son corps, mais ses membres, mais ses sens, et les incline et les prosterne devant Dieu. Dites-vous que la récitation du Rosaire, celle surtout qui se fait publiquement dans ces exercices prescrits par le Souverain Pontife, satisfait pleinement à ce devoir de l'affirmation chrétienne.

La récitation de votre Rosaire est plus qu'une affirmation, c'est une protestation. Vous protestez contre les outrages dont le Christ est abreuvé aujourd'hui, soit dans sa divine personne par l'indifférence des siens, les insultes de ses ennemis, les parjures des renégats, les baisers des traîtres, soit dans sa sainte Mère par les outrages et les blasphèmes de l'impiété, soit dans son Eglise par cette immense conjuration qui accouple entre elles, la force et la ruse, l'orgueil et la volupté, toutes les passions et tous les vices du monde.

Et ces prières, ces *Pater* et ces *Ave*, n'en déplaise aux délicats et aux difficiles, oui, nous les répétons ; oui, nous ne nous lassons pas de les redire ; nous les redisons à outrance, parce que ces prières viennent du ciel et que jamais une intelligence, jamais un cœur d'homme n'en eussent composé de semblables, d'aussi ineffables ; nous les redisons parce que ces prières si courtes disent tout, parce que ces prières si simples s'élèvent à tout, parce que ces prières si sublimes sont comprises par tous ; nous les redisons parce que ce sont toujours les mêmes besoins et les mêmes fautes qui appellent les mêmes secours et le même pardon ; nous les redisons parce que le cœur aime les instances et que Dieu se plaît à nous entendre prier ;

nous les redisons parce que, comme l'a dit un grand cœur, l'amour n'a qu'un mot, qu'il redit sans cesse sans le répéter jamais.

Et voilà, mes bien chers frères, comment le Rosaire trouve dans le nombre, la vertu de ses membres, dans l'arme qu'il leur met entre les mains, la force qui appelle les interventions divines et qui sauve le monde.

R. P. FEUILLETTE,
des fr. prêch.



“ LE DERNIER PARDON. ”



Les cloches du couvent, balancées dans la tour grisâtre, font entendre leur tintement lent et monotone, qui va retentir douloureusement dans les cœurs. Ecoutez ! l'hymne résonne dans les airs ! C'est le chant entonné pour les morts ou pour les vivants qui bientôt seront morts ! . . . Il touche au terme de sa vie mortelle, il est agenouillé aux pieds d'un moine, sur la pierre nue et froide, pendant qu'il lui fait sa dernière confession, et qu'avec les sentiments d'une contrition sincère, il écoute, humblement prosterné, l'absolution qui efface nos mortelles souillures. . . . Il mourut comme doit mourir l'homme qui a failli, sans ostentation, sans orgueil, il n'avait point dédaigné l'assistance d'un prêtre, ni désespéré de la bonté divine. Et pendant qu'il était agenouillé devant le prier, son cœur était dégagé de tout sentiment, terrestre. . . . Plus de reproches plus de désespoir, plus de pensée que pour le ciel, plus de paroles que pour la prière !

“ BYRON. ”

LA VIE D'UNE MÈRE DE FAMILLE.

(POUR LA FÊTE DE LA BONNE STE ANNE.)



ELLE s'appelle sainte Anne. Sa vie ? Mais où donc la lirons-nous ? Quel livre la rapporte ? Quelle tradition la rappelle ? C'est comme si l'on demandait la vie de ces femmes fortes et humbles qui furent nos aïeules ; il n'y en a pas— Les femmes de ce genre là n'ont pas d'histoire, et c'est leur gloire.

Pourtant quelque part la vie de sainte Anne est écrite, et même nous la lisons souvent, et même elle est très facile à lire. Dans toutes les églises canadiennes on trouve une statue de sainte Anne. Partout elle est représentée de la même façon : c'est une mère qui enseigne son enfant. Elle est grave, elle est douce. Si son front est ridé, si son corps est penché par l'âge, son regard est encore tout plein de lumière et de sérénité, il caresse doucement l'enfant qui s'instruit aux genoux de sa mère.

Quelle vie nous raconte-t-elle, cette image familière ? Ah ! une vie bien sérieuse dans sa simplicité : la vie de famille ; et dans la vie de famille, une phase bien caractéristique et bien importante : l'éducation.

Cette simple statue, quelle leçon elle nous donne ! Toujours, dans l'immobilité de la pierre, cette femme est là, auprès de son enfant, le doigt éternellement fixé sur la page du livre qu'elle explique, comme pour nous dire à nous qui la vénérons :

O vous à qui Dieu a confié des âmes d'enfants, soyez toujours auprès d'elles à les garder, à les instruire !

Faire l'éducation d'un enfant, c'est s'appliquer à former et à développer toutes ses facultés. Et aussi, l'éducation de la sainte Vierge, comme celle de tout enfant, devait avoir pour résultat la formation de son être tout entier, de son intelligence, de sa volonté, de son extérieur.

—Mais, l'intelligence de Marie, elle est le miroir des splendeurs divines—sa volonté, elle est puissante comme une tour d'airain—elle est toute belle et sans tache, dans son âme et dans son corps.

Qu'apprendra-t-elle dans le livre que sa mère ouvre sous ses yeux ? Les exemples—ce grand enseignement

des parents—et les conseils, quel besoin en peut-elle avoir ?

Et pourtant Marie apprendra de sa mère, comme les autres enfants ; car encore que la plénitude des grâces se cache en elle, l'épanouissement de ces dons se fera selon l'ordre de la nature, et c'est l'ordre de la nature que les qualités et les dons d'une âme d'enfant ne s'épanouissent que par l'éducation. Que s'il y a des miracles en cet ordre—je ne les connais pas : Marie est l'abîme des miracles et celui-là n'a pas été fait pour elle. Elle est, comme disent les Pères, l'œuvre à laquelle les siècles ont travaillé, et cependant elle n'atteindra à sa perfection qu'avec le concours d'une main maternelle, sous l'effort de l'éducation.

On dit que les mères ont de secrètes intuitions pour connaître leurs enfants, et c'est vrai qu'elles en ont. Eh bien ! qu'elles s'en servent dans cette œuvre si difficile de l'éducation d'une intelligence et d'une volonté. On peut dire de l'éducation—et cette parole se vérifie souvent—qu'elle ne vaut que ce qu'elle a coûté. Et ce qu'elle a coûté qu'ils le disent les parents soucieux d'élever une génération d'esprits sains, de cœurs droits : qu'elle le dise aussi, cette mère parfaite, sainte Anne !

Ah ! si une éducation devait être facile dans son exercice, rapide dans son développement, consolante dans ses résultats, ce devait être celle de Marie : son intelligence et sa volonté, préservés des enténébrements qui nous viennent du péché, devaient merveilleusement se complaire aux enseignements si élevés d'une mère si sage !

Et malgré toutes ces perfections, et peut-être, à cause de ces perfections, sainte Anne dut apporter à l'éducation de Marie une plus grande sollicitude. Ces dons, que Dieu avait déposés en Marie comme des germes précieux mais cachés, il fallait les découvrir. Il fallait comprendre, ou au moins pressentir, quelque chose des desseins de Dieu sur cette enfant, pour avoir vis-à-vis de la grâce les ménagemens et les désintéressements—dont toutes les mères ne se soucient pas au même degré.

Mais, sainte Anne avait ce jugement profond et sûr des choses de Dieu que donne seule une vie pure passée toute entière sous le regard de Dieu. Elle avait aussi cette longue patience et la douce résignation qui sont le charme d'une vieillesse sereine et sans remords. Etait-

ce assez pour connaître les grandeurs futures de Marie ? C'était assez du moins pour faire que l'âme de la sainte Vierge fut prête à accomplir l'œuvre de Dieu, telle qu'elle devait lui être demandée.

—Voilà l'exemple bon et simple que nous donne la vie de sainte Anne, telle que nous la lisons écrite dans les églises canadiennes; à le suivre, la famille, la patrie, la religion y gagneront.

La famille, qui verra se perpétuer, et s'il était besoin —hélas !—se renouveler l'ancienne race des mères canadiennes.

La patrie, qui avec et par la race des mères canadiennes verra se perpétuer aussi la race des *anciens* canadiens.

La religion, qui se renouvellera dans une conviction vraie, dans une pratique raisonnable et sincère, dans une charité large et lumineuse.

Ce sont les miracles que je demande à la bonne sainte Anne, en ce jour de sa fête.

F. V. DELAU.



SAINTE MARIE-MADELEINE.

DAVID fut dans l'Ancien Testament le modèle donné au repentir, et nul assurément n'aurait su prévoir ce que Dieu ferait dans le Nouveau pour mettre à côté de Jésus-Christ une autre et plus divine figure de la pénitence.

Il y a réussi pourtant. Marie-Madeleine est une simple femme, sans autre histoire que son péché ; elle n'a ni l'épée, ni le sceptre, ni la harpe, ni l'œil des prophètes ; c'est une pécheresse comme les autres. Elle ne parle qu'une fois dans l'Evangile, au tombeau de son Maître, et sa parole est sans éclat. Mais d'abord c'est une femme, c'est-à-dire



SAINTE MARIE-MADELEINE.
(22 Juillet)

l'être en qui la souillure est le plus irrémédiable, et cette différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament est à elle seule un progrès sublime dans la miséricorde. Ce n'est plus l'homme qui est racheté par le repentir, c'est la femme.

Aucune femme flétrie par le vice n'avait été rendue grande avant Jésus-Christ ; Jésus-Christ seul l'a fait. Et, tenant à son ouvrage, il a patiemment suivi la pécheresse à travers les âges, pour lui sauver sa gloire, la ressusciter et la rajeunir toujours.

David a chanté sa pénitence avec une poésie sans égale, et cette poésie lui fait son immortalité. Pour Marie-Madeleine, elle n'a eu que ses larmes, mais elles coulaient sur les pieds du Sauveur ; elle n'a eu qu'un vase de parfum, mais ce parfum embaumait le corps du Fils de Dieu.

La simplicité est ici plus grande, la tendresse, plus profonde ; ce n'est plus un homme qui pleure et qui aime, c'est une femme, une femme qui a vu Dieu, qui l'a reconnu, et qui, comparant son infinie pureté à la dégradation où elle est descendue, n'a pas douté qu'il ne lui fut possible d'être pardonnée, à force d'aimer.

Humble et cachée après avoir trouvé grâce, elle ne s'éloigne pas des pieds qui l'ont purifiée. Elle n'use de la familiarité qui lui est acquise que pour suivre et servir Jésus-Christ. Elle le suit jusqu'à la croix et jusqu'au tombeau.

Séparée de ce Maître, l'unique objet de sa vie, elle a vécu avec lui, et, cherchant un asile contre les derniers vestiges du monde, elle ensevelit en un antre inconnu ses souvenirs et son âme. Les anges seuls peuvent l'y découvrir, et lui apportent d'en haut la manne invisible qui cause l'extase et le ravissement. Elle meurt enfin d'amour, en recevant d'un évêque envoyé de Dieu la chair sacrée du Fils de Dieu.

(T. R. P. LACORDAIRE.)



UNE SAINTE AMITIE.

Saint Thomas d'Aquin et Saint Bonaventure.

Le Docteur angélique et le Docteur séraphique ont la même patrie terrestre. Thomas vient à la lumière sous le ciel enchanteur du pays napolitain ; Bonaventure plus âgé de trois ans, voit le jour à Bagnorea, en cette belle province de Toscane qu'un historien appelle la *fleur de l'Italie*. Son père, Jean de Fidanza, et sa mère, Marie de Ritelli, sont tous deux de noble race, comme les parents de Thomas d'Aquin.

A quatre ans, il est préservé du trépas par la bénédiction de François d'Assise, auquel sa mère est venue le présenter, en demandant un miracle. Cette femme reconnaissante promet de consacrer son fils à Dieu, dans l'ordre des Frères-Mineurs, et le saint patriarche, entrevoyant dans une extase prophétique la future destinée de cet enfant, s'écrie : *O buona ventura, O bonne aventure !* Dès lors *Bonaventure* devient son nom, en s'ajoutant à *Jean*, celui de son baptême.

Parvenu à sa vingt-deuxième année, n'ayant pas oublié le vœu fait par sa mère à la suite de sa miraculeuse guérison, il vient demander à Frère Haymond, Général des mineurs, la robe de bure et le cordon de saint François. Après sa profession solennelle, il est envoyé terminer ses études théologiques dans cette ville de Paris, alors en si grand renom à cause de son université.

Pendant trois ans, Frère Bonaventure recueille les leçons d'Alexandre de Halès, religieux de son ordre, homme de science et de vertu, surnommé le Docteur *irréfragable*. Les regards du maître s'arrêtent avec complaisance sur le disciple, dont l'air de candeur lui arrache cet éloge, si enviable pour tout jeune homme chrétien : "*Il semble n'avoir point péché en Adam.*"

Dans la foule des étudiants qui remplissent les écoles, le jeune Frère mineur a distingué un jeune prêcheur, vers lequel son âme se sent portée, comme autrefois l'âme de David était attirée vers l'âme de Jonathas. Le Docteur angélique et le Docteur séraphique se sont rencontrés : le baiser de saint Dominique et de saint François se retrouve

sur leurs lèvres, et leur indissoluble amitié rappellera l'union toute sainte de saint Basile de Césarée et de saint Grégoire de Nazianze à l'école d'Athènes.

Les destinées de ces deux hommes semblent désormais s'unir, sans toutefois se confondre. Dans les similitudes de leur existence, et jusqu'en ses contrastes, le même souffle les anime, le même esprit les meut : le souffle du génie et l'esprit de sainteté.

On dirait deux fleuves majestueux, roulant, dans des lits parallèles, vers le même océan, leurs eaux limpides et fécondes.

Elevés à la même époque au grade de bachelier, ils reçoivent des supérieurs de leurs ordres la mission d'enseigner leurs Frères, ils le font avec un égal succès. Même élévation de pensées, même abondance de doctrine, même distinction de langage.

L'université revendique l'honneur de les voir monter dans ses chaires, et, à raison de leur mérite, elle consent à devancer l'âge fixé par ses règlements. Ils reçoivent ensemble le bonnet de docteur, et cette circonstance fait naître un rare conflit d'humilité. C'est à qui des deux s'effacera pour laisser à son ami la primauté de réception. Ici encore se réalise la parole des saints Livres. *L'ainé servira le plus jeune.* A force d'instances, Bonaventure obtient de céder le pas : il ne prend place qu'après Thomas d'Aquin.

Les productions de leur génie sont d'une fécondité qui dépasse les forces naturelles de l'esprit humain ; on ne tarde pas à en pénétrer le mystère. Tandis qu'on entend les esprits célestes conférer avec Thomas d'Aquin touchant les plus hautes vérités, Bonaventure, interrogé sur la source où il puise sa prodigieuse science, répond en montrant son crucifix : "Voilà le livre qui m'instruit."

Aussi a-t-il un talent merveilleux pour toucher les âmes. "Saint Bonaventure, dit la bulle qui le déclare docteur de l'Eglise, émeut le lecteur, en l'instruisant ; pénètre jusqu'aux plus intimes replis de son âme ; traverse son cœur de ses aiguillons sérapiques, et y répand l'admirable douceur de sa dévotion."

C'est ici peut-être que l'on trouve la distinction spécifique entre les œuvres de nos saints docteurs. Les écrits de saint Thomas sont avant tout rayons de lumière,

éclairant les intelligences, ceux de saint Bonaventure sont plutôt rayons de chaleur embrasant les âmes, les uns et les autres recueillis au même foyer : Dieu, qui est tout ensemble Vérité et Amour.

Que dire de leurs communes vertus ?

Mêmes élans de charité, mêmes effusions de larmes dans la contemplation de Jésus crucifié et de Jésus Eucharistie ; mêmes divines caresses de la part du Sauveur.

On les surprend l'un et l'autre soulevés de terre au temps de leurs extases. Du tabernacle sort une voix qui rend témoignage à Thomas d'Aquin sur l'exactitude de sa doctrine ; l'hostie sainte disparaît de l'autel et, portée par un ange, est déposée sur les lèvres de Bonaventure.

Même piété filiale envers la Vierge Marie. La dévotion précoce de saint Thomas pour l'*Ave Maria* est connue ; la dévotion de saint Bonaventure pour la même prière inspire, lorsqu'il est devenu Général des Franciscains, d'instituer dans tous ses couvents l'*Angelus* du soir.

A l'égard des fondateurs de leurs ordres, saint Dominique et saint François, sur les tombeaux desquels, selon la délicieuse pensée du Père Lacordaire, *fleurirent ensemble* nos deux grands docteurs—leur dévotion fut celle de fils très aimants. Saint Thomas ne passait aucun jour sans étudier les actions de saint Dominique, et saint Bonaventure a laissé couler toute son âme dans la Vie qu'il a écrite de son séraphique Père saint François.

Un jour qu'il était absorbé dans cette douce occupation, son ami venant le visiter, l'aperçoit, à travers les fentes de sa pauvre cellule, en extase et élevé de terre. Il s'arrête sans oser frapper à la porte : " Laissons, dit-il, un saint travailler pour un autre saint."

Il plaît à Dieu de manifester leur humilité, par un contraste. Thomas demande assidûment la grâce de n'exercer jamais aucune charge, ni dans le cloître, ni dans l'Eglise : sa prière est exaucée. . . . Bonaventure fuit les honneurs, et les honneurs vont à lui. Le suffrage de ses Frères en Religion le place à leur tête, pendant dix-huit ans, il dirige l'ordre séraphique avec ce tempérament de force et de suavité dont la sagesse divine nous offre le mélange parfait dans le gouvernement du monde.

Il a refusé l'archevêché d'York ; l'injonction formelle du souverain pontife lui confère, avec la pourpre romaine, le titre d'évêque d'Albano, l'un des sept suffragants de la ville éternelle. Les deux nonces chargés de lui porter les insignes de sa dignité, arrivent au couvent de Mugello, non loin de Florence. Ils trouvent Maître Bonaventure humblement occupé à laver la vaisselle, conformément à la règle de saint François, et ils suspendent le chapeau cardinalice à une branche de cornouiller, attendant que sa modeste besogne achevée, le nouveau prince de l'Eglise, vienne recevoir les honneurs dus à son rang.

Le Pape Grégoire X a convoqué à Lyon un concile général, pour remédier aux maux de la chrétienté. Il fait un appel spécial au Docteur angélique et au Docteur séraphique. Attaqué par la maladie en quittant Naples, saint Thomas succombe à l'abbaye de Fossa-Nuova. Saint Bonaventure arrive à Lyon, mais ne paraît à ce concile, dont il est l'âme, que pour laisser à tous un plus vif regret de sa perte.

Pris d'une défaillance après la quatrième session, et mis dans l'impuissance de communier en viatique, par suite de vomissements continels, il demande la consolation d'adorer la sainte Eucharistie. L'hostie consacrée est placée sur son cœur : par un prodige inouï de la toute puissance divine, elle pénètre dans sa poitrine. Il reçoit l'Extrême-Onction des mains mêmes du pape ; il rend sa belle âme à Dieu, le 14 juillet 1274, quatre mois seulement après son saint ami.

En apprenant cette mort, Grégoire X ne peut retenir ce cri : " Une colonne de la chrétienté est tombée ; Frère Bonaventure n'est plus ! " Aux obsèques, un Dominicain le Vén. Pierre de Tarentaise, plus tard Innocent V, tire des larmes de tous les yeux, en commentant du haut de la chaire ces paroles de l'Écriture : *Je pleure sur toi, Jonathan, mon frère.* Les restes mortels du cardinal d'Albano sont déposés dans l'église des Cordeliers, des miracles illustrent sa tombe et la cité lyonnaise le choisit pour patron.

Après un procès juridique, Sixte IV, de l'ordre des Mineurs, l'inscrit au catalogue des saints. Le 14 mai 1587, un autre fils de saint François, Sixte-Quint, le cou-

ronne de l'auréole des Docteurs, vingt ans après qu'un pape de la famille dominicaine, saint Pie V, a décerné la même gloire à saint Thomas.

R. P. A. JOYAU,
des fr. prêch.



LE VOYAGE DE MARIE.

(LA VISITATION)

Les sentiers sont fleuris sur les monts de Judée,
De lumière et d'encens la plaine est inondée,
Jamais plus beau soleil n'a réjoui les cieus ;
Le lis s'épanouit, la rose se colore,
Et du crépuscule à l'aurore,
On entend dans la nuit des chants mystérieux.

Les vieillards, contemplant cette magnificence,
A travers tous leurs jours jusqu'aux jours de l'enfance,
Remontent, pour trouver un printemps aussi doux ;
Ils se disent entre eux : " La nature embaumée
Sourit comme la bien-aimée
Que l'on vient de parer pour son royal époux ! "

Silence, le voici ! Voici le roi qui passe !
Cette vierge au front pur, au maintien plein de grâce,
Qu'on voyait prosternée à l'ombre du saint lieu,



LA VISITATION.
(2 Juillet)

Sortant de la retraite où fleurit sa jeunesse,
 S'en va, tressaillant d'allégresse,
 Annoncer aux humains que son sein porte un Dieu !

O soleil radieux, épanche ta lumière !
 Zéphirs, soyez plus doux, brise, sois plus légère !
 Sur la mousse odorante, agneaux, venez bondir ;
 Exhalez vos parfums, jasmin, lis, asphodèle,
 Colombes, volez autour d'elle,
 Petits oiseaux du ciel, chantez pour la bénir !

C'est l'arche du Seigneur, le sacré tabernacle,
 La sagesse des cieux, le plus divin miracle
 Qu'aient enfanté l'amour, la justice et la paix ;
 Ce cœur où l'Éternel a caché sa puissance
 Est plus beau dans son innocence
 Que l'or et les saphirs qui brillent aux palais !

L'humble vierge foulait l'herbe de la colline,
 Sous chacun de ses pas une vertu divine
 Des tapis verdoyants faisait naître une fleur ;
 Et des monts, des sentiers, de toute la nature,
 Il s'élevait un doux murmure
 Pour saluer Marie et chanter le Sauveur !

O fille de Sion, achève ton voyage !
 Les Anges du Seigneur, dont tu sais le langage,
 Te guident vers le toit que tu vas réjouir ;
 Un prophète t'attend dans le sein de sa mère,
 Marche—avec lui la terre entière
 Dans un élan d'amour va bientôt tressaillir !

FR. RAPH. QUINCENET.
 des fr. prêch.



LE CARÊME DU T. R. P. OLLIVIER À NOTRE DAME DE PARIS.

L'évangile le plus sûr et le plus vivifiant est encore celui qu'a prêché à Notre-Dame le P. Ollivier, dans cette chaire célèbre où l'on retrouvait, avec la robe du Dominicain, de vibrants échos de la voix de Lacordaire. Durant cette station de quarante jours, l'éloquent orateur s'est moins abandonné qu'on ne s'y attendait à la verve prime-sautière et volontiers satirique de sa parole. Cependant, à propos des erreurs qui, d'âge en âge, ont tenté d'ébranler l'Église, il n'a pu se défendre de rapprochements gouailleurs avec les sophistes de notre temps : " Car, a-t-il dit avec persiflage, il y a dans Paris, à l'heure présente, des Gnostiques et des Nicolaïtes qui se font accepter pour les plus raffinés, les plus puissants des penseurs ; grâce aux journaux et même aux théâtres, ils représentent ce qu'on appelle le mouvement progressif de l'esprit humain ! . . . Les connaissez-vous, ces gens-là ? Oui, n'est-ce pas . . . "

" Eh bien, ils passeront comme tant d'autres ont passé depuis dix-huit siècles, tandis que l'Église demeure toujours la même, en dépit des hérésies et des persécutions.

" L'Église, a malicieusement ajouté le prédicateur, l'Église ne s'est jamais refusé de stigmatiser d'un mot spirituel ceux qui la persécutent. Lorsque la colère de Napoléon brisa aux pieds de Pie VII la porcelaine fameuse : "*Tragediante !*" et lorsque, radouci en apparence, il essaya de séduire son vénérable captif : "*Commediante !*" Permettez-moi de vous le dire, nous ne nous interdisons pas d'avoir de l'esprit ; dans l'histoire, il y en a pas mal d'exemples, et le Maître lui-même ne s'est pas refusé de répondre par un mot spirituel aux inepties dont il était poursuivi."

Le P. Ollivier a-t-il tort, a-t-il raison de risquer ainsi quelques hardiesses, quelques familiarités même, en chaire, au lieu de s'y cantonner dans la sévérité froide des périodes classiques ?

C'est le P. Lacordaire qui va nous répondre par une lettre intéressante et *inédite* et qui reçoit des circonstances

une piquante actualité. Cette lettre est du 20 février 1851 et adressée à une dame habitant Bercy.

Madame.

Je conviens volontiers avec vous que quelques phrases de mon dernier discours à Notre-Dame n'ont pas été d'un goût irréprochable. Vous m'avez entendu avec une oreille délicate, et vous avez saisi les moindres dissonances. Il est bien difficile qu'il n'en échappe point à l'improvisation et à une certaine liberté du ministère apostolique. Une assemblée de fidèles me produit toujours un peu l'effet d'une famille où le cœur se laisse un peu aller, et où l'on se permet, çà et là, quelques négligences qui montrent à l'auditoire qu'on ne lui parle point avec un esprit enflé et en se tenant sur le qui-vive d'un orateur purement humain. Les personnes qui ont le goût correct se blessent de ces petites familiarités. D'autres les supportent aisément, et quelques-uns les aiment, parce qu'ils y voient la preuve d'un certain abandon du prédicateur. Bossuet, le plus profond de nos orateurs chrétiens dans les âges modernes, a des mots bas et incroyables ; Fléchier n'en a jamais. Il vaudrait mieux peut-être ne point se les permettre dans un lieu aussi saint qu'une église et dans une chose aussi grave que la parole de Dieu ; mais il ne faut pas non plus s'en trop effaroucher.

Veillez agréer le respect avec lequel je suis, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

FR. HENRI DOMINIQUE LACORDAIRE.

N'est-ce pas qu'elle est jolie, cette lettre, et qu'il eût été regrettable de n'en pas faire profiter nos lecteurs ?

(Extrait du Correspondant du 1er Mai.)

CHRONIQUE.

L'Encyclique sur le Saint-Esprit.—L'Esprit Saint est le moteur surnaturel de nos cœurs, par lui nous pouvons tout, et sans lui nous ne pouvons rien, pas même vouloir le bien : il est donc notre Sauveur au même titre que Jésus-Christ le Verbe incarné. Le Christ a mérité, l'Esprit *effectue* en nous, en provoquant notre coopération, le travail de notre salut.

Il a réalisé sur la terre l'œuvre dont le Verbe avait jeté les fondements par sa vie et ses souffrances, car cette œuvre demandait un continuateur.

Avant la descente de l'Esprit, l'œuvre du Christ était incomplète, sans cela elle fût demeurée stérile : le salut du monde était *mérité*, il n'était pas *opéré*, il fallait y faire participer activement et concourir les âmes, les faire vouloir se servir de la Rédemption ainsi conquise ; cette œuvre était réservée à l'Esprit Saint : " il est venu et il a renouvelé la face du monde. "—Il a été comme le levier qui "appuyé sur la poitrine du Sauveur Jésus", selon la belle expression du P. Lacordaire, a remué l'univers et l'a rendu chrétien ; car c'est à son instigation que les hommes ont ouvert leur cœur à la grâce, leur intelligence à la foi du Christ-Dieu.

Combien de fidèles qui ignorent ces choses, ou chez qui elles restent à l'état de lettre morte ou de notion abstraite !

Si c'est l'Esprit qui est *l'agent de salut* par excellence, quelle dévotion peut être plus salutaire que celle qui s'adresse à la troisième personne de la Sainte Trinité.

Toutefois, l'Eglise n'a jamais consenti à ce que l'on offrit à l'Esprit Saint *isolément* un culte spécial, car l'Esprit Saint est inséparable de la Trinité dont il est une des personnes, et voilà pourquoi il n'y a pas de fête de l'Esprit Saint, pas plus qu'il n'y a de fête du Père, ou de fête du Verbe, mais il y a la fête de cet *événement historique* qui s'appelle la descente du Saint Esprit, la Pentecôte.

En honorant l'Esprit de Dieu, il importe donc de ne point le prendre comme un être à part et de ne jamais l'abstraire de la Trinité Sainte où il est en communion de nature avec le Père et le Verbe, de façon à ne faire avec ces deux personnes qu'un seul et même Dieu.

* * *

Le Rev. Père H. Couture a chanté sa première messe, lundi, 10 mai, jour de St-Antonin, confesseur et pontife de notre Ordre. Il était assisté par le T. Rev. Père Prieur, le R. P. Joseph Argaut.

La piété peut paraître austère ; si elle est vraie, elle est toujours aimable. Aimable aussi est la vie religieuse qui en est le plus parfait épanouissement. L'union est merveilleuse entre la pauvreté et le sacrifice s'offrant à Dieu

et ces jours innocents qui descendent du ciel. Tant mieux pour l'esprit large assez pour qu'il comprenne ces choses, heureuses surtout les communautés dont la vertu est assez vraie pour les réaliser ! Alors tout se transforme sous le cloître : il semble qu'un air de bonheur et de fête vienne se pendre à ses arceaux, égayer ses larges voûtes ; alors, elles ont lieu ces réunions de famille, si pures, si saintes, si paisibles, si pleines de douce gaieté, que le monde ne connaîtra jamais. . . .

Dimanche 9 mai, c'était grande liesse, au couvent de St-Hyacinthe ; bien plus, c'était le jour de la grâce, de la bénédiction de Dieu. Une fois encore, l'un des nôtres, le Rev. Frère Hyacinthe Couture, s'agenouillait aux pieds du Pontife ; ses mains recevaient l'huile sainte, et l'habit sacerdotal venait recouvrir le blanc scapulaire de la Vierge. La cérémonie a été belle, grande aussi, de cette beauté grandiose du culte divin.

Toujours c'est émouvant, ce miracle de grâce qui est l'ordination du prêtre ; mais, oserons-nous le dire, au sein des grands ordres monastiques, il impressionne toujours davantage Quand la grille du cloître se fut refermée sur le nouveau Prêtre, commença alors la fête de famille. L'oratoire du Noviciat était plein de fleurs, de lumières, de l'harmonie des cantiques.

Ils étaient tous là, mon Père, vos compagnons d'études et de vie claustrale, vos frères ; vous avez vu leur joie, leur émotion, vous avez compris ce que chantaient leurs cœurs, pendant que leurs lèvres répétaient l'hymne sacrée. " Tu es prêtre pour l'Éternité," vous disaient-ils en baisant vos mains consacrées, prêtre, c'est-à-dire cet homme merveilleux dont toute la vie doit donner le Christ, ce Christ béni que renferme son cœur, qu'incarnent ses paroles.

Pour le moine, après le sanctuaire où Jésus habite, il n'est pas de lieu plus saint que la cellule. Là, les études sacrées, les inspirations du ciel, les joies et la sévérité de la solitude. Aussi a-t-elle sa part dans la piété et dans l'amour. C'est là que l'on conduit le nouveau prêtre au chant du Magnificat ; la pauvre cellule s'est transformée sous les draperies et les lumières . . . C'est là qu'il le faut laisser . . . seul avec son Dieu !

Heureux sont-ils, ceux que votre miséricorde a

choisis, afin de les aimer, et de les aimer au point que de les consacrer vos amis, vos fidèles, et vos prêtres... pour toujours ! In æternum.

* * *

La défunte duchesse d'Alençon, l'illustre et noble victime de l'incendie du bazar de la charité à Paris, appartenait au Tiers-Ordre de Saint Dominique et s'était montrée une protectrice dévouée et effective de notre famille religieuse : comme *tertiaire* et comme *bienfaitrice*, elle a doublement part aux suffrages et aux bonnes œuvres de l'Ordre tout entier : ses restes mortels, revêtus de l'habit dominicain, ont été transportés d'abord à notre Couvent de la Rue du Faubourg Saint Honoré de Paris, dans la chapelle transformée pour la circonstance en chapelle ardente : un service funèbre y a été célébré, le Mercredi 13 Mai, pour les victimes de la catastrophe qui s'occupaient des œuvres dominicaines :—dans le chœur de l'Eglise se trouvait la famille d'Orléans, et au premier rang de la nef les familles des victimes.

Au bazar, la duchesse présidait un comptoir, dont le profit devait être employé au soutien des noviciats dominicains.

“ Pour subvenir aux charges de l'entretien des Noviciats, des âmes généreuses se faisaient mendiante pour nous, lorsque éclata l'incendie. En un instant, les innocentes victimes devinrent la proie des flammes. A leur tête était placée une Princesse de sang royal. C'est son amour pour l'Ordre de Saint-Dominique qui l'animait et la dirigeait dans son extraordinaire dévouement à l'Œuvre des Noviciats. Elle honorait le sang dont elle était issue et la Maison de France dans laquelle elle était entrée, par une rare modestie en même temps que par une royale condescendance envers tout le monde. Elle a rehaussé encore l'éclat de son nom et de ses vertus par la magnanimité avec laquelle elle a su mourir. Dans une page trouvée après sa mort, elle a exprimé en termes touchants son affection pour l'Ordre et son désir d'être secourue par les prières des Frères et des Sœurs. Nous avons le ferme espoir que déjà elle a été reçue dans les tabernacles éternels. Je viens pourtant vous supplier de payer à cette princesse illustre, qui ne rougissait pas de s'appeler notre

Sœur, le généreux tribut de votre reconnaissance. (*Lettre du T. R. P. Provincial.*)

“ Comment ne pas penser à Jeanne d'Arc en ce moment ? lisons nous dans un journal de Paris, les tortures qu'elle subit à Rouen ont été aussi les mêmes que les victimes du Bazar de la Charité ont endurées. Quand on lit les récits des témoins de la mort de la duchesse d'Alençon, on se demande si l'infortunée princesse n'a pas eu, au moment suprême, la vision de la sainte libératrice de la France. Les yeux perdus dans le ciel en une extase qui la rendait indifférente au danger, à la flamme dévorante, aux supplications de son entourage, elle entendait la voix de Jeanne qui l'appelait à elle.”

“ La Duchesse était à mes côtés, raconte la jeune fille qui a reçu ses dernières paroles, et, je causais avec elle, debout à son comptoir, lorsque nous entendîmes crier : “ Au feu ! ”

“ Je dis aussitôt à la Duchesse : “ Partons vite ” ; mais elle me répondit : “ Pas encore, laissons aux visiteurs le temps de sortir.”

“ Alors, comme la foule se ruait aux portes et que la flamme transmise avec une rapidité prodigieuse gagnait tout autour de nous et nous jetait, d'en haut, du goudron brûlant, je pris la Duchesse par la taille, et je répétai, en l'entraînant : “ Venez, Madame, il faut que vous veniez ”. mais elle se dégagea brusquement. Suffoquée et déjà atteinte par les flammes, je dus l'abandonner, et elle resta à peine à deux pas de son comptoir, immobile, les yeux au ciel. On aurait dit qu'elle regardait une vision.”

La Duchesse d'Alençon a refusé de sortir, avant que les dames de son comptoir fussent sauvées. Ainsi meurt le capitaine du navire en détresse. Dût-il périr, il reste sur son vaisseau, jusqu'à ce que le dernier passager soit arraché au péril. (1)

L'inépuisable charité parisienne s'est empressée d'ailleurs de réparer les pertes, afin que les bonnes œuvres n'eussent point à souffrir de la catastrophe : en quelques jours une souscription, des dons spontanés, couvraient et

(1) Le bruit a couru dans les journaux que sous le coup du malheur qui l'avait frappé, le duc d'Alençon se proposait d'entrer dans l'Ordre de Saint Dominique : — nous croyons ce bruit sans fondement. (Note de la Rédaction.)

au delà, la somme que l'on pouvait espérer recueillir par la vente à laquelle la catastrophe coupa court d'une manière si terrible. Honneur à la générosité française qui, encore une fois, s'est révélée hors de pair !

A l'occasion de cette catastrophe, qui a été un deuil national pour toute la France, et auquel ont pris part toutes les cours européennes, un service solennel a été célébré à Notre Dame, auquel le gouvernement français lui-même s'est vu obligé de prendre part :—pour la première fois depuis son élection présidentielle, M. Félix Faure a donné, par son assistance au service, un acte quasi officiel de catholicisme.

Le discours de circonstance a été donné par le T. R. P. Ollivier, dominicain, prédicateur de Notre Dame :—avec une liberté tout apostolique et une parole empreinte du plus chaleureux patriotisme, il a rappelé les fautes de la nation française, et évoqué, à propos des douloureux événements du jour, les grandes idées de pénitence et d'expiation.

Nous savons que, de ce côté-ci de l'Atlantique, le discours du T. R. P. Ollivier a été critiqué par quelques esprits superficiels.

Voici ce que le Père Ollivier a déclaré dans un interview : " Les reproches que l'on m'adresse me laisse bien indifférent. Après la cérémonie, Mgr Richard m'a embrassé. Le Père Monsabré dont le jugement a quelque poids, m'a félicité. De tels jugements me rassureraient pleinement, si j'avais besoin d'être rassuré." (1)

Voici le testament retrouvé dans les papiers de la défunte duchesse d'Alençon. Nous le publions en entier. Nos tertiaires et les amis de l'Ordre jugeront, par sa teneur, quelle affection portait la duchesse à sa famille religieuse.

" Je désire et je demande que, dès que je serai morte, une religieuse ou une des Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, de la Fraternité du couvent, 222, Faubourg-Saint-Honoré, me coupe les cheveux et les brûle en entier et immédiatement, sans en garder pour qui que ce soit,

(1) Le discours du T. R. P. Ollivier est en vente aux bureaux de l'année dominicaine, rue du Faub. St-Honoré 222 Paris, au prix de deux cents l'exemplaire.

excepté mon bien-aimé mari, le duc d'Alençon, s'il en désire ;—mais je le prie de bien vouloir se conformer à mon désir, et de laisser détruire mes cheveux entièrement.

“ J'ai déjà exprimé, dans une lettre adressée à mon mari en avril 1894, et qui se trouve dans un carton, avec mon habit religieux de Saint-Dominique, que je désire être habillée *immédiatement* par une religieuse ou une Sœur du Tiers-Ordre.

“ Je demande qu'on ne me donne pas de *fleurs*, et que tout soit fait avec la plus grande simplicité. Qu'on veuille bien me mettre le chapelet que je porte toujours avec moi entre mes mains, pour l'emporter dans ma tombe,—de même un *crucifix* et la règle de l'Ordre (Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, signée par mes supérieurs, et qu'on trouvera dans mon sac de voyage).

“ Je désire être déposée dans un cercueil tout à fait simple et non *capitoné*, comme une religieuse, ma figure couverte par mon voile.

“ Je désire que ce soit un Père Dominicain qui fasse les prières à ma mise en bière.

“ Je désire et je demande à mon bien-aimé mari, de faire mettre l'inscription suivante sur mon cercueil :

SOPHIE-CHARLOTTE,
DUCHESSÉ D'ALENÇON,
NÉE DUCHESSÉ EN BAVIÈRE.
SŒUR MARIE-MADELEINE,

DU TIERS-ORDRE DE LA PÉNITENCE DE SAINT-DOMINIQUE.
avec les dates de ma naissance et de ma mort.

“ Je demande qu'on mette la même inscription sur le sarcophage SANS *épitaphe*, seulement une parole sur la miséricorde de Dieu qu'on trouvera dans l'Écriture-Sainte. Je voudrais être placée tout à côté de mon mari, *l'ange gardien de ma vie*.

“ Je demande qu'on me fasse les obsèques les plus simples, sans fleurs, sans musique. Je désire beaucoup que la messe soit dite par un Père Dominicain, qui, aussi, dira les dernières prières dans le caveau. (1) Je désire, si

(1) Selon le désir exprimé par l'illustre défunte, les dernières prières prononcées sur la bière, avant l'ensevelissement, ont été dites par le T. R. P. Boulanger, provincial des Dominicains.

cela est possible, être enterrée selon le rite dominicain, et je prie mon mari de réserver des places dans la chapelle pour les Fraternités de Saint-Honoré et de Saint-Jacques et pour tous les membres de la famille Dominicaine qui voudront assister à mon enterrement.

“ SOPHIE-CHARLOTTE,

“ Duchesse d'Alençon.

“ Mantelberg, 4 octobre 1896.”

* *
*
* *
*

La Mission de Son Excellence Mgr Merry del Val au Canada, se poursuit toujours sans incident spécialement notable : certains esprits en augurent beaucoup de bien, d'autres, plus pessimistes, lui prédisent un insuccès.

La faute en ce cas n'en serait, ni au distingué prélat que le Saint Siège a investi de cette haute et délicate mission, ni sans aucun doute au Souverain Pontife lui-même.

Le Pape ne négocie point toujours pour réussir ; il négocie parfois pour remplir un devoir et se rendre le témoignage qu'il a tenté même l'impossible, dans l'intérêt des âmes. Pour lui, l'insuccès n'est jamais complet, lorsque le devoir est rempli.

Dans le cas présent, la mission de son excellence peut ne pas réaliser ce que le Saint-Siège aurait désiré : elle aura pourtant son incontestable utilité. Rome sera renseignée par la Secrétairerie d'Etat, comme elle l'est depuis longtemps par la S. C. de la Propagande et l'action souveraine du S. Père sera plus facile plus prompte, partant plus efficace au moment opportun.

Pour nous il ne nous appartient de déterminer ni quelle doit être l'action du S. Siège, ni à quel moment elle interviendra ; nous n'avons, comme tous les fidèles qu'à prier Dieu d'éclairer ceux qui ont la charge de nos âmes, et d'inspirer à tous nos pères cet esprit d'humilité et d'obéissance qui unit tout le troupeau à l'unique pasteur.

R. P. GONTHIER.

* *
* *
*

Les clercs de St-Viateur une congrégation complètement “ nationalisée ” sur la terre canadienne ont célébré

le mois dernier le cinquantenaire de leur fondation en cette contrée.

Dieu seul sait ce que ces cinquante années représentent de travail dévoué et fécond pour la religion et la patrie.

Puissent les clercs de Saint-Viateur continuer et développer leur œuvre dans le pays. Déjà le Canada, et spécialement le clergé de Montréal, leur sont redevables de la formation d'un bon nombre de leurs meilleurs prêtres.

* * *

La consécration de l'Église Saint Louis de France, à Montréal, est un événement pour le pays, non seulement à raison de la cérémonie religieuse à laquelle elle a donné lieu, mais aussi par la valeur intrinsèque du monument livré désormais au culte.

La nouvelle église se distingue entre toutes par son architecture à la fois imposante et originale : elle rompt avec les traditions de monotonie froide et d'uniformité rigide qui semblaient prévaloir dans le pays.

C'est l'essai d'un *style nouveau*, dérivé, si l'on veut, des vieux genres, mais qui n'est pas une copie servile du gothique ou du roman :—c'est une tentative de style local, plus en harmonie avec la physionomie propre du pays canadien, que les modèles tout faits, empruntés au vieux monde et qui présentent si facilement un faux air d'importation.

Il y a donc à la fois de l'art et de l'originalité dans ce bâtiment tout ensemble élégant et noble.

Sans doute on pourrait faire quelques réserves : la façade élargie par la chapelle des fonts baptismaux peut paraître un peu trop dilatée pour sa hauteur ; le clocher originalement, placé à la droite, pourrait être un peu plus élancé dans son allure, malgré son incontestable élégance, et la physionomie dégagée et pleine de noblesse qu'il prête à l'ensemble : deux fenêtres ogivales, surmontées d'une rosace, à la croisée du transept, eussent donné à l'œil une sensation plus artistique que les baies qui y ont été pratiquées.

Tel qu'il est, ces légères réserves faites, ce *monument* n'en est pas moins un événement architectural pour le pays : son style représente un immense progrès sur les diverses constructions jusqu'à présent en faveur.

Espérons que cette nouveauté ne sera pas un exemple

unique, qu'elle sera le point de départ d'un progrès général, et que Messieurs les curés, qui auront dans l'avenir des églises à bâtir, sauront s'inspirer du bon goût et du sens architectural qui ont présidé à la conception et à la construction de cet imposant édifice, à la fois chrétien et artistique dans son inspiration.

* * *

“La Chapelle de la Réparation.”—A quelques lieues de Montréal, a mi-route entre l'extrémité de l'île et le village de la Pointe aux Trembles, s'élève une blanche chapelle. Sous l'ombre des grands arbres, elle est très gracieuse, avec son petit air gothique et son léger clocher, avec ses vitraux où se joue la lumière. Derrière elle, un Chemin de Croix très grand et très beau : les stations s'échelonnent dans le bois, irrégulièrement, jusqu'au Calvaire monumental que l'on aperçoit à quelque distance. C'est le fac-simile exact des Lieux Saints ; tout y est fidèlement reproduit : c'est la même distance, ce sont les mêmes endroits où le Christ s'arrêta, selon la tradition sacrée, depuis le prétoire de Pilate jusqu'au tombeau de Joseph d'Arimathie ; . . . car il est aussi représenté, le Saint Sépulchre, tout neuf, avec sa large entrée taillée dans le roc. Ce sanctuaire, il est né d'hier, et déjà l'autorité du diocèse l'a béni, déjà, plusieurs fois, de nombreux pèlerins sont venus le visiter. Il est dédié à la Vierge douloureuse : c'est la “ Chapelle de la Réparation. ”

Pourquoi cette chapelle, et quel est son but ?—Pourquoi ce nom, et l'idée qu'il exprime ?

Chaque siècle a eu ses saints réparateurs, chaque siècle a eu ses œuvres de Réparation. A l'aurore de toutes les générations, se montre la croix divine, tout empourprée du sang de l'Agneau ; et chaque génération nouvelle offre son tribut d'amour et de gratitude, de sacrifice et de renoncement : c'est une nécessité dans l'Eglise ; c'est l'œuvre de l'Esprit Saint.

Et notre siècle qui s'achève, qu'il a besoin lui aussi de réparer ! La Foi baisse parmi nous, et surtout, où donc est-elle maintenant l'Espérance chrétienne ? Où l'amour de la Croix ?—Voyez donc, au dessus de nos grandes villes, combien noirs et menaçants ils s'amoncellent, les nuages pleins de foudre. Prenons garde ! Dieu se lasse de l'in-

gratitude et du blasphème. Qui donc l'empêchera de frapper ? Qui, aujourd'hui, sera " fort contre Dieu " et arrêtera son bras ?

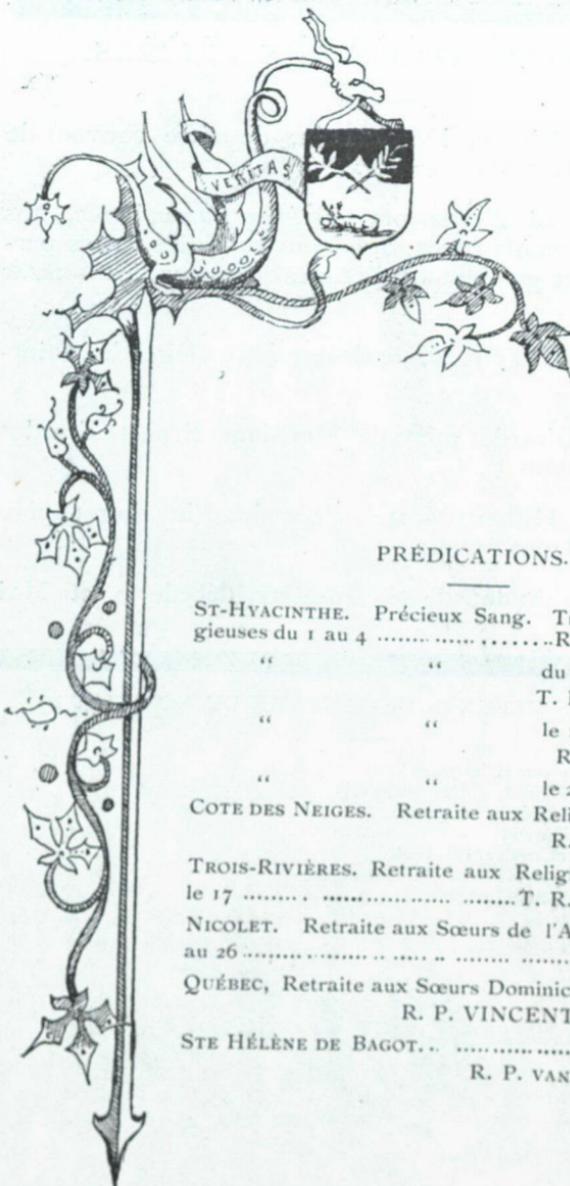
Les âmes réparatrices... A elles s'adresse la parole du prophète : " Levez l'étendard dans Sion ! affermissez votre courage ! ne cessez pas vos supplications, parce que je prépare une catastrophe terrible... Revêtez-vous de cilices, pleurez et criez vers moi, car ma fureur n'est pas encore détournée "... Contre ces crimes de chaque jour, pour arrêter le mal qui se répand, ce n'est pas assez des pieuses confréries où quelques âmes de choix supplient pour le monde coupable ; il faut un temple, un autel spécial, un sanctuaire, où tous les forts et les faibles, ceux qui prient et ceux qui offensent, se réunissent dans une même supplication, ardente, solennelle, publique. Il faudrait que tout un peuple de chrétiens vissent offrir au Dieu outragé leur repentir et l'Amende honorable. Il le faudrait !... Voilà pourquoi elle existe, la " Chapelle de la Réparation "...

Qu'ils viennent donc maintenant y prier ensemble, qu'ils viennent, nombreux, consoler le cœur de Jésus si délaissé ! Qu'ils refassent avec amour cette route sainte qu'Il leur a tracée, qu'ils viennent fortifier leurs âmes au spectacle de tant de souffrance !

Puissent leurs prières et leurs larmes pénétrer jusqu'au trône de Dieu, et retomber sur le monde en grâces de miséricorde et de pardon !

Nous ne dirons rien des circonstances qui ont donné naissance à cette œuvre si belle et si profondément chrétienne du sanctuaire de la Réparation. Elle a grandi dans le sacrifice et la souffrance : " Bienheureux, a-t-il été dit, ceux qui souffrent pour le Royaume de Dieu "... Elle est issue d'une grande douleur, et, c'est la marque du doigt de Dieu à toute œuvre qui lui est chère, il lui a donné une tombe pour berceau.

A la fleur qui doit embaumer il faut une rosée de larmes ; et quand dans la suite des siècles, il veut renouveler son œuvre de pardon et d'amour, Dieu prend l'un de ses amis les plus chers, il l'immole sur la croix, et il se fait un sacrifice de choix avec la vie du fils et le cœur brisé de la mère !



PRÉDICATIONS.

ST-HYACINTHE. Précieux Sang. Triduum aux Reli- gieuses du 1 au 4	R. P. ROULEAU.
“ “ du 4 au 11	T. R. P. RONDOT.
“ “ le 18.....	R. P. BEAUDET.
“ “ le 25.....	
COTE DES NEIGES. Retraite aux Religieux du 4 au 10	R. P. ROULEAU.
TROIS-RIVIÈRES. Retraite aux Religieuses Ursulines le 17	T. R. P. RONDOT.
NICOLET. Retraite aux Sœurs de l'Assomption du 18 au 26	R. P. KNAPP.
QUÉBEC, Retraite aux Sœurs Dominicaines du 7 au 16	R. P. VINCENT CHARLAND.
STE HÉLÈNE DE BAGOT.	R. P. VAN BECELAERE.

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

Le R. P. Bissey, Dominicain, de notre couvent de Dijon, décédé le 7 Mai dernier.

La Duchesse d'Alençon, *tertiaire dominicaine*, nos bienfaiteurs et bienfaitrices, ainsi que toutes les autres personnes qui, avec eux, ont été victimes de l'incendie du bazar de la charité à Paris.

Le Rév. M. Tétreau, le doyen du collège de Saint-Hyacinthe.

Madame Girardot mère de Monsieur Ernest Girardot de Sandwich (Ont.)

Monsieur Hubert Martel, de Saint-Pie (Bagot), père d'un de nos frères convers.

M. Alph. Audet, de St-Anselme, décédé le 26 Mai dernier.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

M. C. Lebreton, (Chartres.)
Mlle Natalie Têtu, (Montmagny.)
M. Louis Doucette, (Holyoke.)
M. Joseph Dupré,
M. Niles McCarthy, (Holyoke.)
Mlle Joséphine Brillon, (St-Hyacinthe.)
Mlle Marie Anne Lefèvre.

